



HAL
open science

Le parcours de Pierre-Jakez Hélias vu par l'historien de l'éducation ou La mythologie de l'école républicaine

Jean-Luc Le Cam

► **To cite this version:**

Jean-Luc Le Cam. Le parcours de Pierre-Jakez Hélias vu par l'historien de l'éducation ou La mythologie de l'école républicaine. Hélias et les siens. Helias hag e dud, colloque inaugural du Pôle universitaire Pierre-Jakez Hélias, Sep 2000, Quimper, France. p. 87-113. hal-00388509

HAL Id: hal-00388509

<https://hal.univ-brest.fr/hal-00388509v1>

Submitted on 26 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Luc LE CAM*

Le parcours de Pierre-Jakez Hélias vu par l'historien de l'éducation ou La mythologie de l'école républicaine

L'école a joué un grand rôle dans le destin de Pierre-Jakez Hélias : c'est elle qui lui a donné un statut social et un métier sans rapport avec sa position d'origine ; c'est à elle aussi qu'il doit sa maîtrise de la culture française, par laquelle il est arrivé à la notoriété en révélant au monde extérieur les finesses de la culture paysanne bigoudène. Hélias a remarquablement témoigné du difficile passage d'une culture à l'autre par le biais de l'école dans *Le Cheval d'orgueil* et dans *Le Quêteur de mémoire*¹. Ces textes constituent des sources remarquables pour l'historien de l'éducation et de la culture en donnant le contrepoint subjectif nécessaire à l'analyse institutionnelle et statistique des évolutions du système éducatif. Ils illustrent aussi à merveille, à travers ce parcours exemplaire, un des thèmes favoris de la mythologie de l'école républicaine : à savoir la promotion sociale par l'école ou la sélection d'une élite tirée du peuple.

Le parcours scolaire de Pierre Hélias est en effet une digne incarnation de cette mythologie : né le 17 février 1914 à Pouldreuzic dans une famille de petits paysans pauvres, il fréquente d'abord l'école publique du bourg, la seule qui existe à cette époque pour les garçons².

* KREIZ 15, *Hélias et les siens. Helias hag e dud*, 2001, p. 87-113.

1. Ces deux ouvrages ont été édités respectivement en 1975 et 1990 chez Plon dans la collection Terre Humaine, dirigée par Jean Malaurie. Notre pagination renvoie aux éditions de poche de 1982 et 1996.

2. *Le Cheval d'orgueil*, p. 220, indique qu'on établira plus tard une école des frères. Les filles avaient d'ores et déjà le choix entre école laïque et école des sœurs.

Repéré pour ses dons et présenté au concours des bourses par son instituteur, il est admis au Lycée La Tour d'Auvergne à Quimper en octobre 1925. Il se distingue par un palmarès flatteur où alternent les prix de français, de latin et de philosophie, ce qui lui vaut d'être, après le bachot en 1932, poussé par ses enseignants vers la khâgne de Rennes. Il poursuit ensuite ses études à la Faculté des Lettres, en trouvant sa subsistance comme maître d'internat et répétiteur dans divers postes en Bretagne (Pontivy, Quimper, Saint-Brieuc). Il reçoit en 1938 le prix Alcide-Macé décerné au meilleur Diplôme d'Études Supérieures de Latin. Après la démobilisation en 1940, il enseigne successivement à Rennes, à Fougères, puis à Vitré après la Libération. Il revient dans le Finistère en 1947 grâce à une nomination à l'École Normale de Garçons de Quimper, où il reste jusqu'à sa retraite en 1975.

Ainsi égrené, ce cursus est sans doute remarquable mais aussi d'une certaine banalité, qui fait en même temps sa représentativité. C'est celui des premiers de la classe qui ont réussi à sortir de leur condition grâce aux études. La singularité vient donc plutôt d'une part de l'envie d'en porter témoignage et de la capacité de l'exprimer avec talent, d'autre part de la médiatisation que ce témoignage a pu connaître. Il me semble justement qu'une partie du succès du *Cheval d'orgueil* vient aussi du fait que le public a reconnu dans ce parcours des éléments de sa propre histoire sociale.

Je partirai d'une analyse des points du témoignage autobiographique sur sa scolarité qui me semblent les plus intéressants et les plus révélateurs pour l'historien de l'éducation, à savoir la présentation de l'école d'une part comme sas de passage entre deux cultures et deux sociétés, d'autre part comme moyen de promotion sociale et d'égalité démocratique, avant d'apporter un certain nombre de nuances à ce portrait mythologique et de poser quelques interrogations qui éclaireront l'apport d'une telle source autobiographique à la connaissance des stratégies éducatives et sociales.

L'école, sas de passage entre deux cultures et deux sociétés

Une triple opposition culturelle

Il y a en effet dans l'œuvre autobiographique d'Hélias une remarquable superposition entre différentes oppositions dans le domaine culturel : d'abord, bien évidemment, entre culture bretonne et culture française. L'école est pour Hélias le lieu par excellence où l'on parle français, le seul lieu même dans le Pouldreuzic de son enfance où l'on emploie régulièrement ce langage : sinon, dans les champs, dans la rue, à l'église, au catéchisme où Pierre Hélias remporte le premier prix, on

ne parle que breton³. Même au marché de Quimper et dans ses faubourgs, on entend bien souvent du breton. Tandis qu'à l'école, que ce soit celle de Monsieur Gourmelon, son instituteur, ou le lycée La Tour d'Auvergne, règne la dictature du français⁴. D'autres langues y sont aussi enseignées et révérees, le latin surtout, mais c'est pour mieux montrer les nobles origines de la langue de la République, pour enseigner aussi les cultures antiques dont elle est l'héritière.

À cela se superpose une opposition entre culture rurale et culture urbaine, qui est évidente déjà pour les contemporains, comme en témoigne Hélias lui-même : le français « est la langue urbaine par excellence, notre breton étant un jargon campagnard auquel se reconnaissent la domesticité bourgeoise et le peuple modeste des faubourgs. » Ce recouvrement des oppositions apparaît donc surtout au moment du lycée, car sa fréquentation nécessite un départ pour la ville, autant dire une expatriation. Il y a dans *Le Cheval d'orgueil* la description de cette scène tout à fait touchante de la séparation d'avec la mère au moment de l'entrée au lycée⁵. C'est au lycée également que le jeune campagnard est, pour la première fois, durablement confronté à des garçons de culture urbaine, qui font d'ailleurs durement ressentir aux ruraux leur infériorité supposée⁶. Enfin, même s'il ne voit guère la ville qu'à travers les promenades scolaires et au moment des entrées et des sorties, il est en tout cas coupé pour de longs mois de sa campagne natale. Il respire avec nostalgie les effluves de ce monde perdu depuis les fenêtres de son internat quand la foire se tient sur la place voisine⁷.

Ces deux oppositions recouvrent en outre un passage tranché de la culture orale à la culture écrite. Enfant, Pierre Hélias baigne dans la culture orale transmise par ses deux grands-pères, qui possèdent chacun à leur façon des talents de conteurs assez extraordinaires⁸, mais il

3. *Le Quêteur de mémoire*, p. 47 : « Mais, sorti de l'école, je n'avais pas plus que mes camarades l'occasion d'entendre ni de construire des phrases, encore moins de tenir des conversations avec des francisants éprouvés. Dans le bourg et à la campagne, il y avait bien des gens qui savaient le français, mais ils n'en faisaient pratiquement rien, toutes les relations sociales entre les habitants se tenant en breton comme la vie familiale à quelques exceptions près. »

4. *Le Cheval d'orgueil*, p. 528 : « je suis enfermé au lycée de Quimper pour sept ans, condamné à parler et à entendre du français continuellement sauf dans mes rêves ». *Le Quêteur de mémoire*, p. 47 : « Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que le français règne nuit et jour au pays de Lyobb [=le lycée]. » Sur le difficile apprentissage du français à l'école primaire, les punitions pour avoir parlé breton et les représentations sociales de la langue à Pouldreuzic, cf. *Le Cheval d'orgueil*, p. 228-238.

5. *Ibid.*, p. 526.

6. *Le Quêteur de mémoire*, p. 42, 48. *Le Cheval d'orgueil*, p. 529-531.

7. *Le Quêteur de mémoire*, p. 58.

8. *Le Cheval d'orgueil*, p. 84-91.

plonge ensuite avec délectation dans le monde du livre grâce à l'école. Cette fringale de lecture est sans doute un trait de caractère particulier de notre témoin, mais elle se comprend aussi quand on sait dans quel dénuement à ce point de vue vivent les ruraux en général, y compris les écoles de campagne ⁹.

Il entre ainsi grâce au livre de plain-pied dans le monde étrange et merveilleux des aventures exotiques, de l'histoire, de la littérature et des humanités classiques avec l'éclectisme des boulimiques du livre. Au seuil des études supérieures, il devra se rendre à l'évidence

que la pratique assidue des livres, le régal des mots imprimés, étaient pour moi des nécessités presque vitales et qu'avec la meilleure volonté du monde, il me serait impossible de trouver mon équilibre sans y avoir constamment recours ¹⁰.

Ce faisant, il a conscience, avec son entourage, de passer la frontière d'une civilisation à l'autre :

Le spectacle de la foire, à la mi-avril, me fait sentir que je suis en train de franchir une frontière entre deux mondes, entre deux arts de vivre. Je deviens un garçon d'encre et de papier, comme l'a dit un jour ma mère à une amie. Il n'y a là ni blâme ni compliment. Mais je m'éloigne de là où j'étais à mon aise, des conditions de ma naissance et de mes premières années ¹¹.

Se réjouissant quelques années plus tard à la perspective de connaître de nouvelles bibliothèques à Rennes lors de ses études supérieures, il insiste encore sur le lien entre l'imprégnation de l'écrit et la séparation des racines :

J'en oubliais du coup que plus je me gaverai d'œuvres écrites et plus se relâcheront les liens qui me retenaient encore à mes origines ¹².

C'est donc bien l'école qui lui ouvre ce nouveau monde, en permettant ce passage à la civilisation de l'écrit, qui marque cette transition et provoque cette séparation de la condition première.

9. *Le Quêteur de mémoire*, p. 66-68, décrit cette fringale de lecture, les pauvres ressources de la bibliothèque de l'école communale, mais la relative richesse du lycée où il passe de délicieux week-ends de lecture solitaire à l'internat ; et p. 84-85, le renouvellement de ces découvertes à Rennes.

10. *Ibid.*, p. 85.

11. *Ibid.*, p. 58.

12. *Ibid.*, p. 84-85.

Un sas entre les classes sociales

Car l'opposition culturelle recouvre bien évidemment une opposition des classes sociales. Être éduqué au lycée c'est – sans jeu de mot – *s'agréger* les attributs culturels et les signes de distinction des élites bourgeoises. Car non seulement, l'enseignement secondaire (puis supérieur) confère les titres et les qualifications qui conduisent aux emplois et aux positions sociales d'une bourgeoisie d'office, mais il s'inscrit dans une éducation complète qui vise aussi à conférer aux adolescents les attributs extérieurs de cette classe sociale : la tenue, le vêtement, le comportement. Pierre Hélias en est déjà tout à fait conscient dès ses jeunes années comme en témoigne, entre autres, la honte qu'il ressent, avec ses camarades de même origine rurale, lorsqu'un agent du lycée, issu du peuple comme eux, était appelé par le surveillant général lors de la revue de détail avant la sortie en ville le dimanche pour brosser à leurs pieds les souliers des plus négligents¹³.

Ainsi Hélias et ses camarades s'assimilent progressivement aux élites urbaines et bourgeoises par le moyen des études. Et ils ont sous les yeux en permanence à travers les enseignants et les agents du lycée les figures emblématiques des deux extrémités de leur trajet social :

Il ne faut pas beaucoup de temps aux petits boursiers bretonnants pour s'apercevoir qu'au lycée même il y a deux catégories de personnel. L'administration et les professeurs d'une part, bourgeois cultivés, très à l'aise dans le maniement du français, de l'autre les agents de service dont il est évident, à les entendre, que le breton est la langue maternelle de la plupart d'entre eux. [...] Et nous les petits campagnards, nous sommes en état d'évolution entre les deux, destinés par nos études à rejoindre progressivement les uns et cependant très proches des autres par nos origines plus que modestes et notre première langue dont nous avons du mal à nous déprendre. Assis entre deux chaises nous sommes¹⁴.

13. *Ibid.*, p. 62-63 : « Mais, pour en revenir à ce qui compte vraiment, quelle gêne est ressentie par les plus pauvres d'entre nous à voir l'homme aux cheveux gris s'agenouiller pour nous cirer nos souliers ! Encore un peu et nous lui demanderions sa brosse pour faire nous-mêmes ce qui doit être fait. [...] Quand je décrirai à ma mère cette revue de détail, la pauvre femme comprendra tout de suite que j'entre, bon gré mal gré, dans la société des bourgeois. Elle est heureuse de voir son fils accéder à la bourgeoisie, ce qui lui vaudra une meilleure existence matérielle, mais cela ne peut se faire sans un éloignement de son berceau. »

14. *Ibid.*, p. 59. On remarquera le bretonnisme final qui vient comme un clin d'œil illustrer cette culture métis. Voir aussi *Le Cheval d'orgueil*, p. 531 : « Au lycée, notre côté à nous est celui de la conciergerie, de la lingerie, de la cordonnerie,

C'est donc une entreprise d'acculturation doublée d'une transmutation sociale¹⁵. Et ici, la culture de l'apparence¹⁶ double celle de la langue pour différencier les classes sociales. Lorsque, quelques années plus tard, il revient comme pion dans son lycée et qu'il se mêle aux paysans du marché de Quimper en leur parlant breton, ceux-ci lui demandent : « Que faites-vous là, avec la tête nue et la cravate au col ? Vous êtes un monsieur ou un gars de la campagne ? » Il répondait qu'il était dans les écoles. « Entre les deux alors », concluait-on. On ne saurait mieux exprimer la fonction de sas, de lieu de passage d'un monde à l'autre, exercée à cette époque par l'école.

Du coup reviennent de façon récurrente, dans *Le Cheval d'orgueil* comme dans *Le Quêteur de mémoire*, les annotations sur le sentiment de s'éloigner progressivement de sa culture et de sa condition sociale d'origine, sentiment où se mêlent à la fois la culpabilité d'une sorte de trahison et l'ivresse des terres nouvelles à découvrir. Mais c'est aussi tout simplement le regard des autres qui change et lui fait comprendre sa transmutation en intellectuel bourgeois¹⁷. Non seulement celui de ses parents qui observent cette mue avec un mélange d'amusement, de fierté et de nostalgie, mais aussi celui des jeunes de son âge qui n'ont pas suivi pareil destin : dans les bals au pays, les jeunes filles de plus basse extraction ou au destin plus modeste repoussent gentiment les étudiants en leur disant d'aller inviter des *kiz ker*, des filles habillées à la mode de la ville¹⁸.

Certes c'est l'ensemble du système scolaire, du primaire au supérieur, qui conduit progressivement le jeune Hélias d'une culture à l'autre. Mais dans cet ensemble, le lycée semble bien le maillon essentiel d'autant plus qu'il coïncide avec l'internat, c'est-à-dire avec la rupture avec la famille et le milieu d'origine, et avec la découverte des

des cuisines, c'est-à-dire celui de la domesticité. Il nous faut attendre un peu de temps avant de pouvoir trahir, au profit du professeur, le brave bougre qui vient mettre du charbon dans le poêle. »

15. *Ibid.*, p. 535 : « Nous nous acclimaterons progressivement. L'éducation bourgeoise du lycée aura raison de notre rusticité native. Aux vacances, nous retrouverons notre pays et nos gens avec le même contentement profond, mais entre-temps nous vivrons comme des grimauds de collèges, acculturés, presque assimilés. Dans les grandes classes, à condition de ne pas gratter trop fort, il n'y aura plus guère de différence entre les petits bourgeois et nous. Le greffon français, du moins en apparence, aura eu raison du sauvageon bretonnant. »

16. Daniel ROCHE, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, 1989.

17. *Le Cheval d'orgueil*, p. 538-539 : « Et je m'aperçois bien que, sans le vouloir, à force de vivre dans les écoles, je me suis poussé moi-même hors de mon milieu. Je n'ai pourtant pas l'impression d'être aliéné, mais les autres savent que je le suis. »

18. *Ibid.*, p. 539.

mentalités urbaines. C'est au pays de Lyobb, comme il dit¹⁹, que s'est joué le destin de Pierre Hélias.

Quelles que soient les précautions et les fausses modesties de rigueur dans une autobiographie, il ne fait aucun doute que ce passage est vécu, compte tenu de la différence de niveau reconnue par les contemporains entre les deux cultures et sociétés, comme une ascension. Il faut souligner la difficulté particulière de l'enfant breton des zones rurales qui, à cause de la difficulté du passage linguistique, doit surmonter tous les obstacles imaginables à une ascension sociale par l'école savante : il n'y a pas d'écart culturel et social plus grand à franchir à l'époque si ce n'est pour les « indigènes » issus des colonies, les Basques ou les Alsaciens, qui ont la même distance vis-à-vis de la langue française²⁰. C'est ce qui rend le trajet de Pierre Hélias et de ses congénères d'autant plus méritoire, et qui renforce certainement le sentiment de fierté de l'individu et de sa famille. C'est aussi ce qui semble légitimer le système politique et social qui permet d'accomplir une telle ascension.

L'école, moyen d'ascension sociale et d'égalité démocratique

L'école en français, voie de la réussite et de l'ascension sociale

Le français est clairement perçu dans les campagnes bretonnantes comme la langue qui procure du travail, souvent au prix de l'émigration, et la promotion sociale. La plupart des oncles et tantes de Pierre Hélias ont émigré à Rennes ou à Paris pour trouver leur subsistance²¹. Or l'école est la seule façon d'accéder à cette maîtrise de la langue par laquelle passe l'emploi salarié, qui est d'autant plus convoité que l'on est d'origine modeste :

Avec le français [disent ses parents] on peut aller partout. Avec le breton seulement, on est attaché de court comme la vache à son pieu. Il faut toujours brouter autour de la longe. Et l'herbe du pré n'est jamais grasse²².

19. Cette désignation poétique du lycée est issue de la première rencontre du jeune élève impressionné avec ce temple du savoir. C'est ainsi qu'il avait lu par erreur ce mot tracé en lettres d'or contorsionnées au-dessus de la porte monumentale, *Le Quêteur de mémoire*, p. 26.

20. Même s'il donnait certainement bien du fil à retordre aux écoliers de ces régions, l'écart linguistique entre l'occitan ou les patois du nord de la Loire et le français est indubitablement moins grand.

21. Sur l'émigration finistérienne entre les deux guerres, cf. Yves LE GALLO (dir.), *Le Finistère de la Préhistoire à nos jours*, Saint-Jean-d'Angély, 1991, p. 475, 507.

22. *Le Cheval d'orgueil*, p. 213-214.

Les Blancs ont de quoi occuper plus tard leurs enfants dans leurs fermes ou leurs commerces, les Rouges savent bien que les leurs, à part quelques-uns, devront s'en aller. Et un bon certificat d'études, une connaissance convenable du français, est un bel atout pour devenir cheminot ou second-maître dans la marine. Ne serait-ce même que pour s'aventurer vers Paris avec un petit métier²³.

Sans vouloir entrer ici dans les discussions ou *a fortiori* les polémiques sur les raisons du recul du breton au profit du français, je voudrais souligner le caractère « alimentaire » de l'acculturation au français de la jeune population rurale entre les deux guerres, tel qu'il apparaît dans *Le Cheval d'orgueil*. Ça n'est pas une attirance culturelle, ni même la simple coercition de l'école républicaine obligatoire qui pousse cette génération vers le français, mais le sens des nécessités, qu'on pourrait même qualifier d'instinct de survie. Hélias relève avec humour comment il conduit des parents analphabètes et ignorants du français à surajouter une solide correction à la punition imposée par le maître pour avoir parlé breton à l'école :

Lorsque l'un d'entre nous est puni pour avoir fait entendre sa langue maternelle dans l'enceinte réservée au français, soit qu'il écope d'un verbe insolite ou irrégulier, soit qu'il vienne au piquet derrière le tableau après le départ de ses camarades, une autre punition l'attend à la maison. Immanquablement. Le père ou la mère, qui quelquefois n'entend pas un mot de français, après lui avoir appliqué une sévère correction, lui reproche amèrement d'être la honte de la famille, assurant qu'il ne sera jamais bon qu'à garder les vaches, ce qui passe déjà pour infamant, par le temps qui court, auprès de ceux-là mêmes dont une part du travail est de s'occuper des vaches²⁴.

Il souligne qu'il n'y a là aucune contradiction car le fait d'envoyer un enfant à l'école pour apprendre le français, au détriment du travail domestique, est un sacrifice que ces parents acceptent pour son bien. Il n'y a en cela pas de distinction entre la pratique des Blancs et des Rouges, même s'ils polémique entre eux sur l'usage qu'ils feront de cette langue :

23. *Ibid.*, p. 221.

24. *Ibid.*, p. 235. Relevons au passage que, contrairement à une rumeur locale tenace, Hélias n'a jamais prétendu avoir vu appliquer dans son école la punition de la « vache » et qu'il dit même explicitement le contraire : « Je dois dire que, dans mon école, je ne me souviens pas d'avoir vu la *vache* sous forme d'un objet quelconque, pas plus que je n'ai entendu encourager la dénonciation. » Il n'en parle que par oui-dire, cf. p. 236.

Les Blancs ont beau prétendre avec les prêtres que « le breton et la foi sont frère et sœur en Bretagne », cela ne dispense nullement leur progéniture d'apprendre le français, même s'ils ne doivent pas en user quotidiennement. Quand ils argumentent avec les Rouges, les Blancs affirment volontiers que les gars du gouvernement font apprendre le français aux enfants de Basse-Bretagne parce qu'ils ont besoin de domestiques pour vider les pots de chambre des bourgeois de Paris et qu'il est donc indispensable à ces domestiques de comprendre le langage de leurs maîtres. C'est bien possible. Les Rouges rétorquent avec vigueur qu'une bonne connaissance du français permettra à leurs enfants de s'élever au-dessus de la condition de domestiques et qu'à tout prendre, tant qu'à être sous les autres, on a moins de peine à servir les bourgeois qu'à trimer dans les champs qui ne sont pas à vous, outre que l'on gagne plus. [...] Mais ni les Rouges ni les Blancs ne discutent la nécessité de savoir le français ici et maintenant ²⁵.

Il est à noter que cette dispute lie explicitement, surtout du côté « rouge » auquel appartient la famille de Pierre Hélias, la question de la maîtrise de la langue, du niveau scolaire et de la position dans la société.

De façon logique est associé à chaque niveau d'étude un horizon social correspondant. Aux titulaires du certificat d'étude et du brevet élémentaire le bas de la fonction publique ou la maistrance, aux bacheliers et diplômés de l'enseignement supérieur la banque, les professions libérales, l'enseignement et la haute fonction publique. Aussi, celui qui pousse plus loin les études peut même espérer briller au pays face aux héritiers, et aux héritières... Parlant des mariages arrangés en fonction du rang social des familles, Hélias confesse :

On commence à voir se dessiner un avenir où l'instruction et les places qu'elle promet pourront entrer en ligne de compte au même titre que la terre ou l'argent. Après le bachot et la licence ès lettres, certains trouveront que je ferais un parti acceptable, bien que fils de Rouge, pour une ou deux jeunes filles très au-dessus de ma condition de départ et Blanches de surcroît ²⁶.

Ainsi s'explique sans doute ce paradoxe d'une Bretagne largement arriérée sur le plan scolaire au XIX^e siècle mais destinée à devenir au XX^e siècle un château d'eau d'enseignants et de fonctionnaires et à

25. *Ibid.*, p. 238-239.

26. *Ibid.*, p. 494.

prendre la tête de tous les classements de performances scolaires²⁷. Une réaction à la misère et un sens de l'adaptation aux nouvelles réalités économiques et sociales ont ancré l'école et l'instruction dans les valeurs de référence de cette société.

La sélection-élection d'une élite par le corps enseignant

Certes, cette possibilité de promotion n'est pas donnée à tout le monde. Il est entendu que le système éducatif de l'époque est fondé sur la sélection. Les bourses d'enseignement secondaire, par exemple, ne sont accordées qu'aux élèves les plus brillants départagés par un concours²⁸. Or l'autobiographie d'Hélias montre que cette sélection s'accompagne ou se précède d'un repérage, d'une « élection », par les enseignants et les notables qui poussent l'élève (ou ses parents pour lui) à prendre une orientation ambitieuse. Ce n'est jamais l'enfant ou sa famille qui exprime un vœu ou qui prend l'initiative. C'est l'instituteur, M. Gourmelon qui décide de le présenter à un concours au lycée agricole de Bréhoulou, ce qui n'est qu'un galop d'entraînement au concours des bourses de l'enseignement secondaire, auquel il le « chauffe » en outre, gratuitement, avec quelques camarades, le jeudi après-midi²⁹. Ce sont les enseignants du lycée qui décident de le faire passer en section classique (alors qu'il s'était inscrit en section moderne), ou qui lui font choisir sa langue vivante, l'allemand, sans qu'il ait rien demandé³⁰. C'est encore son professeur (de Lettres ? de Philosophie ? Le texte ne le dit pas) qui fait le voyage jusqu'à Pouldreuzic et Plogastel, où il casse des cailloux sur une route pour s'occuper l'été de sa terminale, pour le convaincre avec ses parents d'entamer des études supérieures en khâgne à Rennes³¹. Les notables y vont aussi de leurs conseils ou de leurs pressions insistantes pour l'orienter dans telle ou telle direction : le recteur – mais en vain – vers le petit séminaire³², le député radical Le Bail vers les humanités au lycée³³.

27. Yves LE GALLO (dir.), *Le Finistère, op. cit.*, p. 436-437. Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France 1800-1967*, Paris, 1968, p. 104-107, et p. 441-442, présente des cartes éloquentes sur ce point ; de même Françoise MAYEUR, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France* (sous la dir. de Louis-Henri Parias), t. III : *de la Révolution à l'école républicaine*, Paris, 1981, p. 13-19.

28. *Le Cheval d'orgueil*, p. 523-524.

29. *Ibid.*, p. 523. *Le Quêteur de mémoire*, p. 27-29.

30. *Le Quêteur de mémoire*, p. 34-35.

31. *Ibid.*, p. 80-81.

32. *Le Cheval d'orgueil*, p. 284-285. *Le Quêteur de mémoire*, p. 34.

33. *Le Cheval d'orgueil*, p. 284.

Face à cela, la famille, dépourvue d'expérience et d'expertise du système, se soumet totalement à l'autorité de l'enseignant mais elle sait faire les choix qui engagent les options idéologiques. Le débat est alors interne au foyer, partagé entre l'option « rouge » laïque de la lignée paternelle et l'option « blanche » cléricale de la lignée maternelle³⁴. Pour une fois, force reste aux hommes. La tentation du séminaire sera repoussée.

Qui conforte l'image de l'école de la République

La possibilité d'une promotion sociale et d'un avenir meilleur grâce à l'école, la sollicitude d'enseignants dévoués vis-à-vis des plus doués de leurs élèves confortent donc la vision d'une école de la République ouverte à tous, du moins à tous ceux qui veulent s'en sortir par l'effort.

On pourrait évidemment dénoncer ce mécanisme de promotion sociale comme un trompe-l'œil ou un alibi destiné à légitimer un système scolaire qui ne remet nullement en cause les inégalités. De fait, seule une infime minorité des classes populaires rurales peut accomplir cette ascension dans la société par le biais de l'enseignement secondaire : le lycée de Quimper qui couvre les besoins de tout le Finistère sud pour l'enseignement public ne compte guère que 350 élèves en moyenne dans les années où Pierre Hélias y accomplit sa scolarité³⁵. Le petit séminaire de Pont-Croix qui est une autre voie d'ascension sociale du côté catholique n'en réunit pas plus de 300³⁶. Le seul autre lycée du département est à Brest³⁷ tandis que Morlaix ne dispose que d'un collège. Il faut bien sûr y ajouter quelques établissements catholiques réputés comme Saint-Yves à Quimper ou Notre-Dame de Lesneven, Saint-Gabriel à Pont-l'Abbé jouant ce rôle à l'échelle du pays bigouden. Mais ceux-ci ne sont pas précisément destinés à la promotion sociale républicaine même s'ils peuvent y contribuer involontairement. Quoi qu'il en soit, c'est une partie infinitésimale de

34. *Ibid.*, p. 284-285.

35. En 1925-26, année de son entrée en 6^e, le Lycée, Petit Lycée exclu, compte 397 élèves. L'effectif baisse régulièrement jusqu'en 1629 (317) et remonte ensuite pour atteindre 361 élèves en 1931-32, année de la Terminale d'Hélias, et se stabilise vers les 400 les 4 années suivantes (Arch. dép. Finistère, 1 T 1930, état de présence des élèves, communiqué par Anne-Noëlle Guellec).

36. René GOUGAY, *Le Petit Séminaire Saint-Vincent, Pont-Croix 1822-1973*, sans lieu [Quimper], 1986, p. 92.

37. Ses effectifs sont, Petit Lycée compris, plus du double de ceux de Quimper, 882 en 1925 (458 à Quimper) ; 1105 en 1931 et 431 à Quimper (Arch. dép. Finistère, 1 T 1390, état de présence des élèves ; statistique générale de la France).

la population de ce département de quelque 750 000 habitants qui a la chance d'accéder à l'enseignement secondaire noble.

Mais raisonner ainsi serait commettre un anachronisme, comme l'a bien montré Antoine Prost dans un excellent article sur l'évolution de la notion de démocratisation de l'enseignement³⁸. Les fondateurs de l'école républicaine ne visaient pas à l'égalité sociale par la diffusion de l'instruction mais à l'émancipation des individus en formant des citoyens capables de penser par eux-mêmes et de s'affranchir de l'ignorance et des liens serviles de dépendance. Ils acceptent un système scolaire dual qui reproduit les inégalités sociales. Les deux enfants du *Tour de la France*³⁹, tout bons élèves qu'ils soient, redeviennent après leur instruction ouvriers comme l'étaient leurs parents. Ce n'est que dans les années 1920-30 que certains théoriciens d'avant-garde commencent à prôner l'école unique comme moyen de la démocratisation, mais ils entendent par là la démocratisation de la sélection : les partisans « de l'école unique ont toujours entendu limiter l'accès de l'enseignement secondaire aux enfants capables d'en profiter ; d'où la nécessité d'une sélection » écrit l'inspecteur général Roger en 1938⁴⁰. Celle-ci est conçue dans le cadre d'un système scolaire stable dont la croissance n'est pas envisagée⁴¹. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que commence à se développer l'exigence d'une démocratisation de la réussite scolaire.

Aussi le reproche de soumission et d'intériorisation du sentiment d'infériorité sociale qui a parfois été fait à Hélias par ses détracteurs⁴²

38. Antoine PROST, « La démocratisation de l'enseignement : histoire d'une notion », dans *Voyages en Histoire. Mélanges offerts à Paul Gerbod*, Besançon, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, série histoire, 1995, p. 119-129 ; repris dans : A. PROST, *Éducation, société et politiques. Une histoire de l'enseignement de 1945 à nos jours*, 2^e éd., Paris, 1997, p. 47-62.

39. G. BRUNO, *Le Tour de la France par Deux Enfants*, publié pour la première fois en 1877, connu de nombreuses rééditions dont les variantes renseignent sur l'évolution des conceptions scolaires, sociales et politiques de l'école républicaine, cf. F. MAYEUR, *op. cit.*, p. 574. Hélias révèle d'ailleurs le succès considérable de ce livre dans les maisons bigoudènes où il côtoie la *Vie des Saints* et le *Petit Larousse*, *Le Cheval d'orgueil*, p. 246-248.

40. A. PROST, *art. cité*, p. 51.

41. Seuls les communistes s'opposent à cette conception : « Loin d'abolir la hiérarchie sociale, l'École Unique la renforce en rendant le grade plus personnel et plus acquis, en arrachant au vaincu de la vie l'adhésion de sa défaite dont il apparaîtra qu'il fut le principal instrument [...]. L'école unique annonce, dans une large mesure, la fin de la bourgeoisie héréditaire, non pas la fin de la bourgeoisie elle-même », A. PROST, *ibid.*, p. 53

42. On pense bien sûr à Xavier GRALL dans *Le Cheval couché*, Hachette, Paris, 1975, mais aussi à un ouvrage de moindre notoriété médiatique, Pascal RANNOU, *Inventaire d'un héritage. Essai sur l'œuvre littéraire de Pierre-*

est un contresens et un anachronisme, dès lors qu'il apparaît clairement non seulement qu'il cherche dans *Le Cheval d'orgueil* ou *Le Quêteur de mémoire* à retracer l'esprit dans lequel lui et ses congénères vivaient cette situation, mais aussi dans la mesure où cette représentation du fonctionnement social de l'école était largement partagée dans la société de son époque.

Nuances et interrogations : le filtre de l'autobiographie

Si le parcours de Pierre Hélias me semble bien correspondre à l'archétype de la promotion sociale que permettait l'école républicaine, la présentation qui est faite de ce cursus dans son œuvre autobiographique appelle parfois certaines interrogations, de même que la confrontation du récit avec des sources extérieures nous conduit à apporter quelques nuances à cette geste écolière. L'historien se doit en effet de critiquer ses sources, non pas qu'il se défie *a priori* de son témoin, mais parce qu'il sait bien que plusieurs phénomènes peuvent avoir influencé ou gauchi le témoignage.

D'une part, les souvenirs de ces années ont pu s'effacer ou se mélanger quand l'auteur les remobilise pour les coucher sur le papier quarante ou cinquante ans plus tard. D'autre part, l'autobiographie constitue par sa nature même bien souvent une justification ou un plaidoyer *pro domo*. Cela a été particulièrement souligné pour *Le Quêteur de mémoire* dont la publication venait après les polémiques qui ont suivi le succès du *Cheval d'orgueil*. La bienséance ou le code des conventions sociales interdisent certes l'auto-glorification, mais on peut faire savoir ses performances au lecteur de façon détournée, sur le mode de la modestie. En cela, Pierre-Jakez Hélias est l'héritier de cette culture paysanne de la communication implicite qu'il a si bien décrite. Voilà pourquoi les écarts éventuellement constatés avec le témoignage d'autres sources renvoient tout autant aux imperfections de la mémoire qu'à la construction de son image par l'auteur. Y participent la volonté consciente comme l'inconscient, mais aussi le code des conventions sociales. C'est ce qui explique qu'ils puissent de se faire au détriment comme à l'avantage du narrateur.

Jakez Hélias, An Here, Le Relecq-Kerhuon, 1997, qui après un résumé assez sobre (malgré sa tendance à distribuer bons et mauvais points) de l'œuvre littéraire d'Hélias, s'en prend violemment en conclusion à son « idéologie défaitiste ». Voir l'excellente synthèse des critiques adressées à Hélias dans la communication de Francis FAVEREAU au colloque de Rennes, « Pierre-Jakez Hélias : Quel contentieux ! Quel consensus ? », dans *Pierre-Jakez Hélias, Bigouden universel*, sous la dir. de F. Favereau, Rennes, PUR, 2001, p. 11-23.

Le milieu social du lycée

Il faut d'abord sans doute relativiser le choc social ressenti par Hélias en arrivant au lycée. On pourrait en effet retenir de sa description des affrontements qui l'opposent à des fils de bourgeois méprisants qu'il se retrouvait avec quelques pauvres boursiers de la campagne en minorité dans un monde de riches urbains⁴³. Il dresse un tableau qui, sans être vraiment misérabiliste, souligne leur position de faiblesse dans un univers étranger :

Nous sentons bien que ceux qui ont la charge de notre instruction et de notre éducation, tout dévoués qu'ils soient à leur tâche et désireux de nous tirer d'affaire, nous traitent cependant avec un rien de condescendance, celle qu'on ne peut s'empêcher de manifester à des garçons dotés d'une bourse entière, assistés en somme, et élevés au-dessus de leur condition. [...] Nos instituteurs aussi étaient des messieurs, mais dans notre bourg ils n'étaient que quelques uns, étrangers au surplus, tandis que nous étions dans notre milieu. Au lycée de Quimper, c'est nous qui sommes les étrangers, livrés nuit et jour, pieds et poings liés à des messieurs et confrontés avec des externes, enfants de messieurs-dames. Parmi eux, le fils du préfet du Finistère, un garçon charmant mais qui n'est pas du tout de notre état⁴⁴.

S'appuyant sur ses connaissances toutes neuves en histoire ancienne, il se compare alors avec ses camarades à des Gaulois égarés parmi les Romains.

À la vérité, c'est bien le contraire que démontre l'étude des archives du lycée : sa sixième est composée à 68 % d'internes et à 41 % de boursiers ; la sixième A, qu'il rejoindra au bout d'un trimestre, à 60 % d'internes et 50 % de boursiers. L'écrémage de la première année (on passe de 62 à 45 élèves pour deux classes, soit une perte de plus du quart de l'effectif) semble renforcer encore la prééminence des internes et des boursiers (68 % dans les deux cas en cinquième). Ces pourcentages ne sont pas propres aux petites classes, on les retrouve au niveau de l'effectif total du lycée qui comprend 70 % d'internes et 60 % de boursiers. Voilà qui vient remettre en cause bien des clichés sur les lycées bourgeois. Sans doute la forte position de l'enseignement catholique dans le Finistère peut-elle expliquer que toute la bourgeoisie locale ne se retrouve pas au lycée car une partie d'entre elle fréquente les collèges privés. Mais cela n'empêche pas, bien au contraire, de

43. *Le Cheval d'orgueil*, p. 529-530.

44. *Ibid.*, p. 532.

constater que le système de la sélection républicaine des élites qui s'opère aboutit à un brassage social (sur des effectifs limités certes) sans doute bien supérieur à celui que produit de nos jours le collège unique. Autrement dit, la confrontation sociale que décrit Pierre-Jakez Hélias était bien réelle, mais elle ne s'établissait pas dans le rapport numérique qu'il semble suggérer. Les petits paysans étaient de loin les plus nombreux dans ce lycée bourgeois.

Palmarès et réussite scolaire

Le Cheval d'orgueil et plus encore *Le Quêteur de mémoire* évoquent le parcours scolaire de l'auteur avec ses réussites et ses échecs. L'étude des archives du Lycée de la Tour d'Auvergne, notamment du Palmarès dont nous reproduisons des extraits en annexe, permet de confronter ces témoignages à la réalité objective, du moins à un fragment de cette réalité⁴⁵. Allons-nous prendre notre héros en flagrant délit de mensonge ou d'enjolivement ? Pour les raisons déjà évoquées en introduction à cette troisième partie, la réponse n'est pas si simple.

C'est ainsi qu'on devine souvent seulement par déduction que le jeune Pierre Hélias est le premier de la communale : par exemple quand il raconte que son père a du mal à imaginer qu'il ne puisse plus être toujours le premier au lycée⁴⁶ ; ou lorsqu'il décrit l'équipée des trois premiers de la classe, dont il fait évidemment partie, à l'examen d'agriculture de Bréhoulou⁴⁷. S'il revendique explicitement la première place au catéchisme, c'est qu'elle est nécessaire à la compréhension d'une histoire plaisante d'enfants de chœurs qui illustre bien la coupure sociale et idéologique de Pouldreuzic entre « Blancs » et « Rouges »⁴⁸. Et quand il avoue subrepticement sa première place en classe, c'est dans une concessive, que relativise en outre la proposition principale : « Tout premier de la classe que je sois, j'ai mille misères à conjuguer

45. Déposées aux Archives départementales du Finistère, 1 T 1393, 1398-1404. Ces palmarès m'ont été communiqués par Anne Guellec qui a entrepris une maîtrise sous ma direction sur la scolarité au temps de Pierre-Jakez Hélias, travail qui n'a malheureusement pas pu être terminé pour ce colloque.

46. *Le Quêteur de mémoire*, p. 32.

47. *Ibid.*, p. 27-29.

48. Le premier au catéchisme est traditionnellement pris comme enfant de chœur et lit l'Évangile lors de la communion solennelle. Le recteur, au mépris de cette tradition, confie cette charge au second de la classe car il appartient au parti cléricale des « Blancs », puis se ravise devant le scandale et appelle Pierre Hélias. C'est à la suite de ces péripéties que le curé propose à la famille Hélias de promouvoir leur fils vers un collège chrétien ou le petit séminaire, *Le Cheval d'orgueil*, p. 283-285.

par écrit le verbe dactylographier. » Quelle est, des deux informations, la plus importante⁴⁹ ?

Au lycée de Quimper, il est, dit-il, naturellement confronté à une concurrence croissante mais il atteste de son ambition de rester toujours parmi les premiers de la classe et de rafler les « primautés », premiers prix de composition, excepté en mathématique où il avoue sa faiblesse⁵⁰. On peut comprendre à travers la description de la distribution des prix qu'il y réussit bien :

Théâtre municipal, plantes vertes, *Marseillaise*, préfet et colonel, professeurs en toges, parterres et balcons bourrés de parents d'élèves endimanchés à la mode de la ville, discours, livres à tranches dorées. De ces livres, je vais emporter un bon tas⁵¹.

C'est le même procédé littéraire qui s'applique, cette courte mention étant insérée dans une longue description de ce théâtre social où bourgeois et familles paysannes s'approchent sans se mélanger. De même, dans *Le Quêteur de mémoire*, les prix sont présentés comme étant essentiellement un moyen de nourrir sa fringale de lecture :

Quand je rentre chez moi pour les grandes vacances, ayant rendu mes livres de classe au surveillant général, je n'ai pour provision de lecture que les livres de prix. C'est toujours ça. Si j'ai déployé mes plus grands efforts pour être premier ou second dans certaines matières, ce n'est pas pour l'emporter sur mes camarades, mais bien pour gagner quelques livres de plus. J'en reçois huit ou dix dans les bonnes années. Mais ce n'est guère. Pas assez en tout cas pour m'occuper la tête et les mains pendant plus d'une quinzaine⁵².

Le stylo-plume à réservoir qu'il convoite dans les petites classes est également l'occasion d'évoquer ses ambitions : « Quoi qu'il en soit, je me suis mis dans la tête d'en avoir un si je veux rester dans les premiers de la classe. »

Il est difficile de se faire cependant une idée précise de sa situation scolaire à travers ces allusions furtives, qui sont en outre parfois contradictoires. On pourrait penser qu'il joue encore le modeste tout en

49. *Ibid.*, p. 235. Noter aussi la mention de sa première place comme explication au fait qu'on l'ait élu « député » de sa classe, p. 275.

50. *Le Quêteur de mémoire*, p. 32.

51. *Le Cheval d'orgueil*, p. 245. Plus loin : « Tout à l'heure, quand je sortirai, Marie-Jeanne Le Goff entassera mes livres de prix dans sa sacoche où il n'y a rien à manger pour une fois. »

52. *Le Quêteur de mémoire*, p. 68. On notera l'effet paradoxal du « ce n'est guère » qui ne s'applique pas aux résultats mais aux besoins de l'affamé de lecture.

continuant à briller au sommet du podium. Cependant l'examen des palmarès conservés aux archives montre qu'il n'est effectivement plus au lycée le premier de la classe. Il n'a jamais obtenu le prix d'excellence, qui revient presque toujours à son camarade Jean Tandé, de Quéménéven⁵³. À l'exception du français dans le premier cycle et de la philosophie en terminale, la plupart des prix évoqués sont des accessits, qui le placent généralement entre le troisième et le cinquième rang⁵⁴. Pierre Hélias se retrouve en moyenne vers la cinquième place du classement général⁵⁵ de classes qui n'excèdent guère la vingtaine d'élèves, ce qui n'est évidemment pas un mauvais résultat quand on sait que cette maigre population scolaire provient de l'écroulement de la moitié sud du département. D'une certaine façon, ces élèves étaient tous plus ou moins des premiers de la classe dans leur école primaire d'origine.

Mais d'un autre côté, il arrive qu'il se dévalorise dans son autobiographie par rapport à la réalité :

Les mathématiques sont mon point faible. Je me désolé de mon incapacité à les assimiler en même temps que du peu d'intérêt que j'y trouve malgré tous les efforts que je fais pour en découvrir les arcanes. C'est en vain. Elles me vaudront, à plusieurs reprises, de rater les félicitations du conseil en dépit du plaidoyer des autres professeurs pour me les faire obtenir⁵⁶.

À la lecture du palmarès, cette faiblesse irrémédiable en mathématique apparaît manifestement exagérée, du moins dans les petites classes. Il obtient en effet le quatrième accessit dans cette matière en sixième, le premier prix en cinquième, le troisième accessit en quatrième, et, après en effet une éclipse de trois ans, un accessit d'algèbre et de cosmographie en terminale. N'est-ce pas là une coquetterie de littéraire qui se doit naturellement d'être « nul en maths » ?

53. Sauf en première où André Feunteun lui donne exceptionnellement le pion. Charles Gourcuff et Laurent le Brun reviennent aussi fréquemment dans les prix de félicitations et devançant souvent Pierre Hélias. A. D. Finistère 1 T 1393 ; 1 T 1403. Tandé et Gourcuff, tous deux de Quéménéven, internes et boursiers, continueront également leurs études dans la khâgne de Rennes. Il reconnaît leur être inférieur par les résultats scolaires, *Le Quêteur de mémoire*, p. 82 : « Ces deux là et moi avons été inséparables et cordialement rivaux. Nous avons bataillé pendant sept ans pour les primautés et les prix. Je triomphais moins souvent qu'eux, mais j'en avais quelquefois raison. » Hélias fait partie, avec eux, des 6 mentions Assez bien décernées au baccalauréat de Philosophie.

54. Voir en annexe.

55. C'est une estimation approximative à partir des prix, le classement général n'étant pas donné dans ces palmarès.

56. *Le Quêteur de mémoire*, p. 30. Voir aussi p. 32.

De la même façon, il signale sa difficulté, malgré le « drill » auquel le soumettait son instituteur, à maîtriser aussi bien le français que les jeunes bourgeois de Quimper à son arrivée au lycée⁵⁷. *Le Quêteur de mémoire* présente même une invitation à Paris chez son oncle et sa tante à la fin de son année de sixième comme une occasion de parfaire son français en ajoutant :

Ne me suis-je pas promis d'être premier en français au lycée La Tour-d'Auvergne ! Peut-être pas tout de suite, mais dans un an ou deux, trois au plus. « Cheval d'orgueil », soupire ma mère qui n'est pourtant pas loin de m'en croire capable.

Or le palmarès montre que cet objectif était déjà atteint en sixième ! Et *Le Cheval d'orgueil* revendique également ce titre de gloire :

Je suis si mortifié par les railleries des autres, bourgeois jurés, que je me promets de remporter, en priorité absolue, le prix de français. Et je l'obtiens, foi de Bigouden, suivi de près par les autres bretonnants et reléguant loin derrière le peloton fourbu des francisants de naissance qui n'en sont jamais revenus⁵⁸.

Tout se passe donc comme si, le temps passant, la chronologie et les liens exacts de causalité se mélangeaient pour former une réalité nouvelle, plus convaincante pour lecteur, mais qui ne soit pas non plus la trahison de l'essentiel. À savoir ici la rage de s'approprier cet outil de la conquête du monde et de la promotion sociale : la maîtrise parfaite de la langue dominante⁵⁹.

Moderne ou classique ?

La question du choix des langues étudiées en est une autre illustration. Il fut en effet inscrit en sixième B, donc moderne, son père excluant l'étude du latin au motif qu'il ne voulait point en faire un curé. Dans ses deux autobiographies, Hélias raconte comment il fut, en raison de ses premières places en français, transféré dans la section classique au milieu de la classe de cinquième, ce qui l'obligea à

57. *Le Cheval d'orgueil*, p. 529-530. *Le Quêteur de mémoire*, p. 47-48 ; il dit avoir surmonté ces difficultés « au bout d'un an ou deux de lycée », p. 67.

58. *Le Cheval d'orgueil*, p. 243. Le contexte indique que l'objectif est atteint en sixième.

59. De ce point de vue, Hélias fournit une parfaite illustration des théories de Pierre Bourdieu sur la fonction essentielle du langage dans les processus de sélection scolaire et de distinction sociale, cf. Pierre BOURDIEU, Jean-Claude PASSERON, *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, 1970, p. 133-166.

ratrapper son retard en cette langue et à renoncer au grec en quatrième⁶⁰. Les archives attestent en fait que c'est dès la fin du premier trimestre de sixième qu'intervint cette réorientation vers des études plus nobles. On peut comprendre la confusion avec la distance temporelle : ce premier trimestre avait paru interminable au jeune interne coupé de sa famille. Mais on ne voit pas en quoi ce léger retard initial l'empêchait de se mettre au grec en quatrième. « En raison de cet effort supplémentaire on voulut bien, à l'arrivée en quatrième, m'épargner le grec. Je m'en mordrai plus tard les doigts. » Curieuse explication présentée comme une dispense particulière, alors qu'il existait bien une quatrième A' latin sans grec, où les élèves étaient d'ailleurs plus nombreux qu'en A (latin-grec) : 15 contre 9. En outre, Pierre Hélias ne peinait pas tant qu'il le dit en latin puisqu'il avait remporté en cinquième et en quatrième des accessits dans cette matière. Toujours est-il qu'il regrette ce délaissement du grec, lorsqu'il constate, arrivé en khâgne, que la voie royale est celle des Lettres classiques. Il se met à étudier cette langue comme grand débutant pour tenter de rattraper cette erreur d'orientation. Sa décision et l'ardeur qu'il met à rattraper son retard provoquent l'étonnement et l'admiration de ses camarades⁶¹. Mais le handicap est tel qu'il lui ferme l'accès des concours les plus prestigieux. Et c'est alors sans doute qu'il forge en guise d'excuse cette explication curieuse sur ses premières orientations au lycée⁶². Il est plus vraisemblable de penser que c'est la méconnaissance du système et l'absence de projet professionnel bien déterminé qui explique qu'il n'ait pas vu en quatrième la nécessité de prendre la direction des Lettres classiques. On sait qu'il avait déjà fallu convaincre son père que l'étude du latin ne signifiait pas obligatoirement qu'on voulût embrasser la prêtrise !

Mais le plus intéressant est sans doute la motivation qui explique ces regrets :

Était-ce le soulagement d'être déchargé de ce fardeau [à savoir les mathématiques] ou la prééminence accordée sans discussion aux lettres classiques qui m'engagea dans l'étude du grec dont je n'avais pas la moindre notion ? Je me serais épargné bien des peines si j'avais entrepris une licence d'histoire ou d'allemand. Mais je m'étais mis en peine de devenir un « littéraire pur », tant avaient d'ascendant sur moi mes camarades hellénistes, déten-

60. *Le Cheval d'orgueil*, p. 533. *Le Quêteur de mémoire*, p. 34.

61. Selon le témoignage de Méline Favennec, élève de Première supérieure à Rennes lorsque Hélias était en Lettres supérieures. Hélias aurait à peu près rattrapé ce retard au bout des deux ans de classe préparatoire.

62. Ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait forgée volontairement : les défaillances et les imprécisions de la mémoire sont, on le sait, des auxiliaires précieuses de l'inconscient.

teurs dans les débats de références et de citations imparables et qui allaient bien au delà des pages roses du Petit Larousse. Ceux-là constituaient le dessus de panier⁶³.

Il s'agissait donc bien encore une fois de s'agrèger à l'élite.

Le choix du lycée

Ce cafouillage dans les choix d'orientation peut se comprendre dans une famille dépourvue d'expertise du système. Les instituteurs eux-mêmes étaient, selon Hélias, ignorants des débouchés au delà du bachot⁶⁴. Toutefois, on peut également s'interroger sur le fait que la famille se soit entièrement laissée conduire par les sollicitations extérieures.

Il est un fait que l'autobiographie présente le parcours d'Hélias comme une suite naturelle, sans que se soit posée en fin d'école primaire la question d'une autre orientation, une fois écartée la perspective du petit séminaire. Or c'est oublier que la poursuite des études au lycée revenait à changer véritablement de filière. Le système scolaire de l'époque était en effet organisé comme un système dual. D'un côté le primaire, avec sa sanction du certificat d'étude⁶⁵, qui était destiné à donner les connaissances nécessaires pour toute la vie à la grande majorité de la population, mais qui avait aussi une continuation dans le second degré sous la forme des Cours complémentaires ou des Écoles Primaires Supérieures (EPS). Celles-ci constituaient un débouché tout à fait honorable pour les bons élèves des classes populaires à tel point qu'elles ont même fait concurrence aux lycées en ces temps de démographie dépressive⁶⁶. Ce sont elles notamment qui

63. *Le Quêteur de mémoire*, p. 91.

64. *Ibid.*, p. 34 : « En ce temps-là et dans la situation qui était la nôtre, nous ne savions pas sur quoi pouvaient déboucher les études. Nos instituteurs ne le savaient pas précisément non plus. »

65. Que Pierre Hélias n'a visiblement pas passé.

66. Les écoles primaires supérieures dispensaient un enseignement général à l'exclusion des langues anciennes. Leurs élèves subissaient donc naturellement l'attraction des écoles normales (7-8 %). Elles se rapprochèrent encore plus de l'enseignement moderne des lycées lorsqu'elles abandonnèrent en 1920 la méthode concentrique chère à l'école primaire pour adopter des programmes progressifs. Devant la baisse des effectifs des lycées, il fut décidé en 1925 de pratiquer « l'amalgame », c'est-à-dire la mise en commun de certains cours là où se trouvaient juxtaposées ou annexés à un lycée ou collège une EPS ou une EPCI. A. PROST, *L'enseignement en France*, *op. cit.*, p. 289-292. A. PROST, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France* (sous la dir. de Louis-Henri Parias), t. IV : *L'école et la famille dans une société en mutation*, Paris, 1981, p. 211-221. Jean-Pierre BRIAND, Jean-Michel CHAPOULIE, *Les collèges du peuple. L'enseignement primaire supérieur et le développement de*

préparaient au concours des Écoles Normales d'instituteurs. Le secondaire était au contraire un système destiné à la bourgeoisie : il était payant (la gratuité ne se met en place qu'à partir de 1932) et comportait son propre premier cycle, le Petit Lycée. Des bourses permettaient effectivement d'y admettre les meilleurs élèves des classes populaires.

On aurait pu s'attendre à ce que la famille pèse les avantages comparatifs des deux filières. La première avait l'avantage d'offrir un débouché plus rapide, plus proche du monde connu des Hélias : devenir instituteur constituait une promotion raisonnable dans ce milieu. En outre, c'était une ambition tout indiquée quand on était rouge⁶⁷. Tandis que le lycée classique débouchait essentiellement sur des études longues, abstraites, beaucoup plus difficiles à soutenir financièrement et bien mal connues dans ce milieu.

Pourquoi donc ce choix ? Est-ce en raison d'opportunités géographiques, la ville la plus proche, Pont-l'Abbé, n'ayant pas à l'époque d'EPS, celle-ci, programmée dès 1922 n'ayant ouvert ses portes qu'à la rentrée 1929⁶⁸ ? C'est peu vraisemblable car il n'en est jamais question dans les deux livres qui retracent bien d'autres débats familiaux. Après tout, le petit Pierre pouvait devenir pensionnaire dans un des cours complémentaires ou EPS de la région : à commencer par Quimper qui drainait traditionnellement le nord du Pays bigouden mais aussi éventuellement à Audierne ou Douarnenez⁶⁹. N'était-ce pas plutôt le résultat d'un compromis familial ? Puisqu'on avait refusé les sollicitations du recteur auxquelles la mère était sensible, du moins n'allait-on pas prendre le chemin rigoureusement opposé en faisant du fils un

la scolarisation prolongée sous la Troisième République, Paris, 1992, explique la non-crédation d'une EPS à Rennes par l'existence d'un cours complémentaire mais aussi par la crainte de concurrencer le Lycée, p. 43-46 ; p. 50 insiste sur le fait que les inspecteurs d'Académie gèrent ces créations à l'échelle du département en prenant soin de ne pas les situer trop près de lycées ou collèges.

67. *Le Cheval d'orgueil*, p. 285 : « Mon père tranche qu'il n'a pas élevé son fils pour en faire un curé, c'est bon pour les Blancs. La juste ambition des Rouges est d'être instituteur. D'ailleurs, il ira au lycée de Quimper pour rien. » Dans le contexte institutionnel qui vient d'être évoqué, il n'y a aucun lien entre les deux.

68. Lycée Laennec : *De l'École Primaire Supérieure au Lycée Laennec 1929-1999*, plaquette éditée pour les 70 ans du Lycée Laennec, Pont-l'Abbé, 1999, p. 2-4.

69. En 1924-25, il existe des cours complémentaires à Quimper, Audierne, Landerneau, Le Relecq-Kerhuon, Châteaulin, Châteauneuf-du-Faou, Pont-de-Buis, Carhaix ; des écoles primaires supérieures à Brest, Concarneau, Douarnenez, Morlaix, Quimperlé (Arch. dép. Finistère, 1 N 143, communiqué par Daniel Collet, archiviste, que je remercie).

suppôt de l'école du diable⁷⁰. Le lycée classique avec sa réputation bourgeoise était idéologiquement moins marqué que l'École Normale d'instituteurs et constituait un compromis acceptable. Enfin, l'ambition n'était-elle pas présente, quelle que soit la méconnaissance du système scolaire ? L'orgueil discret de voir son fils ainsi distingué peut être invoqué comme raison. Les derniers mots que lui dit sa mère en remontant dans le car, place Saint-Mathieu, la veille de la rentrée en sixième ne sont-ils pas : « Ne nous faites surtout pas honte⁷¹ ! » Après tout, *Le Cheval d'orgueil* est un bon titre.

Palmes académiques ou lauriers du poète ?

La montée dans la khâgne de Rennes est l'occasion d'affronter une concurrence d'un niveau encore supérieur, écrémage de toute la Bretagne et de ses marches. Hélias se compare alors à un figurant admis à jouer dans la même pièce que des comédiens à rôle. Sans doute désigne-t-il ainsi les anciens, « carrés » et « cubes » rompus à la rhétorique, mais il semble bien qu'il renonce alors à toute prétention d'excellence scolaire pour revendiquer le statut de véritable étudiant bohème, papillotant entre les plaisirs intellectuels, sans obsession de la performance⁷². Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de sa condition première, Hélias cesse de se présenter comme bon élève et bête à concours pour se façonner de plus en plus une allure d'intellectuel et d'écrivain. Dans son autobiographie, il n'évoque jamais la perspective de présenter l'agrégation. Ne se sent-il pas de taille ou préfère-t-il jouir de sa nouvelle liberté ? Il est vrai que le concours était particulièrement fermé dans ces années-là, et que la guerre est rapidement venue bouleverser les projets de cette génération.

Curieusement, Pascal Rannou prétend expliquer les positions de Pierre-Jakez Hélias sur la langue bretonne par la « déchirure secrète » que constituerait pour lui le fait de ne pas avoir eu l'agrégation par concours mais sur le tard par promotion interne, présentant ainsi de façon assez naïve comme un « scoop » ce que toute la profession savait évidemment⁷³. Il fait preuve, dans ses explications au profane, d'une méconnaissance de l'histoire des concours de recrutement d'ensei-

70. Cette voie sent tout de même le soufre chez les Blancs et encore plus quand il s'agit du sexe féminin : « L'abomination dans le pays, serait qu'une fille entre à l'École Normale d'institutrices, ce péristyle de l'Enfer. » *Le Cheval d'orgueil*, p. 222.

71. *Ibid.*, p. 526.

72. *Le Quêteur de mémoire*, p. 91 sq.

73. Pascal RANNOU, *op. cit.*, p. 123-125. La fin de l'ouvrage tourne au pamphlet. Cette thèse est reprise pour l'essentiel dans P. RANNOU, « Pierre-Jakez Hélias : mythes et réalité », dans P.-J. Hélias, *Bigouden universel*, *op. cit.*, p. 127-135.

gnants qu'il serait trop long de redresser ici⁷⁴. Au delà des points techniques, je me contenterai de démontrer la thèse sur le fond, en me limitant toutefois à mon objet.

Journalistes et commentateurs pressés ont en effet souvent fait allusion à l'agrégation de Pierre-Jakez Hélias. Devait-il alors se flageller en public sous prétexte qu'il devait ce titre à la promotion interne, qui était distribuée dans ces années-là à dose homéopathique pour récompenser des enseignants au mérite exceptionnel ? Il n'avait pas à démentir une information qui n'était pas inexacte, ni dans l'esprit, ni dans la lettre. Dans ce contexte en effet, on ne citait pas tant ce titre universitaire pour impressionner le public (qui appréciait Hélias pour bien autre chose que ses peaux d'âne) que pour souligner le contraste entre « l'outillage intellectuel » de l'auteur, ou son statut social présent, et sa culture paysanne d'origine, qu'il a pu ainsi faire connaître en français avec des procédés littéraires dont Pascal Rannou veut bien parfois reconnaître l'habileté. La vérité reste que Pierre Hélias est devenu, grâce à l'école, un enseignant et un intellectuel cultivé, ce que personne ne peut contester et dont témoignent ses archives déposées au CRBC. Voilà pour l'esprit. Et pour la lettre, on doit constater, quoi qu'on pense de la promotion interne et qui relève plutôt du débat corporatif, qu'il était effectivement agrégé au moment de la parution du *Cheval d'orgueil*. Non seulement, il ne peut être tenu responsable des propos approximatifs qui ont été tenus sur lui dans le feu de la médiatisation, quand bien même il ait pu en être flatté, mais on doit souligner qu'il n'a de son côté nullement contribué à entretenir la moindre ambiguïté à ce sujet dans son œuvre, ce qui est bien la pierre de touche pour un écrivain.

Il suffit en effet de le lire. Il n'est jamais question de l'agrégation dans *Le Quêteur de mémoire*, qui décrit pourtant en détail cette période, mais de certificats de licence et d'un Diplôme d'Études Supérieures en Lettres classiques (l'équivalent du mémoire de maîtrise actuel), qui a été jugé assez excellent pour être primé⁷⁵. En revanche, l'auteur confesse à plusieurs reprises une dispersion dans ses études et une boulimie d'activités extra-universitaires peu propices à la préparation des concours :

74. Sur la variation des flux et des postes mis aux concours, les différentes significations sociales et fonctionnelles de l'agrégation à travers les périodes, l'absence d'autres concours de recrutement à cette époque, le mécanisme de la promotion interne, etc. Sur la démarche qu'il conviendrait d'adopter pour juger de ces choses, cf. Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, Paris, 1984, entre autres p. 198-205.

75. *Le Quêteur de mémoire*, p. 100, 119, 130.

Et voilà l'histoire de l'indigne khâgneux que je fus de n'avoir pas su me contenter d'un champ d'études, pourtant largement ouvert, mais comportant de telles lacunes que certains de mes appétits n'y trouvaient pas leur compte. Je ne savais pas trop de quoi j'avais faim. Je me suis juré d'aller voir ailleurs.[...]

Après deux ans de ce vagabondage désinvolte pratiqué par l'étudiant que j'oubliais d'être dans trois villes de trois départements bretonnants où les examens universitaires étaient le cadet de mes soucis, le retour à Rennes m'a d'abord paru sonner le glas de ma liberté.

[Président de la corporation des étudiants de Lettres, il tient leur journal, se livrant à différentes facéties littéraires]. Tout cela n'était pas sérieux aux yeux des forts en thème et des bêtes à concours. Nos professeurs nous morigénaient paternellement pour ces divagations extra-universitaires sans prendre en compte que, pour les « littéraires » que nous étions, ces exercices étaient de profitables travaux pratiques. [...]

On ne m'a pas revu souvent au cours de Pierre le Roux, hélas. Mais j'avais retourné à mon profit un vieil adage pour en faire : « Qui trop étreint, mal embrasse. » Autrement dit, les bras ouverts le plus possible et sans serrer. Laissez venir tout ce qui vient ⁷⁶.

Les nécessités de l'Histoire et de la vie viennent ensuite bouleverser cette existence bohémienne : il est mobilisé peu après son DES, puis, libéré après la débâcle, il gagne sa subsistance en enseignant comme délégué rectoral dans diverses villes dans les circonstances troublées de la guerre et de la Libération. Il obtient enfin directement un poste de titulaire à l'École Normale de Garçons de Quimper, ce qui suppose tout de même une certaine réussite dans son enseignement. Tout en professant, il a mené alors une activité au service de la radio, avec de nombreux déplacements, qui lui interdisait toute préparation sérieuse à l'agrégation, dont il n'est d'ailleurs jamais dit qu'il l'ait envisagée. Hélias ne s'est donc en aucune manière présenté dans son œuvre comme « brillant agrégé parcourant les campagnes » ⁷⁷. Quant à

76. *Ibid.*, p. 118-122.

77. P. RANNOU, *op. cit.*, p. 124 : « Lui-même se pare du titre d'agrégé de la jaquette du *Le Cheval d'orgueil* à celle du *Le Quêteur de mémoire*. Il a ainsi propagé le mythe du brillant intellectuel parcourant, dès l'après-guerre, les campagnes ingrates pour en extraire le suc... ». Il faut sans doute lire plus que les jaquettes qui sont, comme chacun sait, rédigées généralement par les maisons d'édition avec des objectifs commerciaux. De toute façon, celle du *Cheval d'orgueil* précisait seulement que l'auteur était « actuellement professeur agrégé à l'École

prendre l'agrégation comme preuve ultime d'appartenance à l'élite intellectuelle, je reprendrais volontiers à son propos ce que dit Louis Jouvet de la Légion d'honneur dans la blanchisserie du film *Entrée des artistes...*⁷⁸

À vrai dire, ce qui transparaît plutôt à travers les lignes de son autobiographie, c'est que l'ambition qui taraudait alors Pierre-Jakez Hélias était de conquérir la célébrité dans les Lettres ou le Théâtre, bien plus que de récolter des lauriers dans l'Université. Ses archives personnelles témoignent d'une activité dans ces domaines déjà non négligeable à cette époque, même s'il s'agit encore de travaux de jeunesse. S'il y a « réécriture » de son histoire personnelle, elle irait plutôt dans ce sens, consistant à exagérer l'aspect de vie de bohème qui sied plutôt à un écrivain en herbe qu'à un cacique d'agrégation⁷⁹. Cette accusation d'usurpation de titres est donc non seulement un faux procès, mais aussi un manque de perspicacité sur ce qui faisait courir réellement cet homme.

Ainsi l'autobiographie de Pierre Hélias alias Pierre-Jakez Hélias comprend une somme d'éléments précieux pour la connaissance du mouvement de promotion sociale par l'école. Elle nous donne des clés pour comprendre de l'intérieur ce que fut effectivement son mécanisme d'action, à travers le franchissement de barrières culturelles. Elle explicite à sa manière les fondements de la mythologie de l'école de la III^e République. Mais ce témoignage doit bien sûr être confronté à d'autres sources et à une analyse critique. Quelle que soit la volonté d'honnêteté de la démarche autobiographique, elle reste toujours une construction littéraire de sa propre histoire. À la condition de les reconnaître et de les identifier, les limites mêmes de la source prennent alors sens en trahissant des informations moins conscientes ou avouables sur les stratégies éducatives et sociales, et sur les représentations qu'elles véhiculent. Ainsi comprise, elle reste un des témoignages les plus remarquables – et les plus émouvants – sur la grande mutation

Normale de Quimper », ce qui était tout à fait exact en 1975. C'est donc un procès en sorcellerie mâtiné de nombrilisme universitaire auquel se livre ici Pascal Rannou (la quatrième de couverture de son livre ne manque pas de préciser qu'il est lui-même « agrégé de l'Université »).

78. Ceci ne veut pas dire que je remette en cause la validité des concours tels que l'agrégation pour leur finalité propre qui est de recruter des enseignants. Ce que je conteste, c'est la pertinence de ce critère pour évaluer un niveau intellectuel ou une œuvre littéraire, et encore plus l'usage polémique, *post mortem*, qu'en fait Pascal Rannou comme instrument d'un règlement de comptes militant. Sans parler de l'anachronisme qui consiste à jauger les réalités des années 30 avec les références des années 90.

79. Tout à fait révélateur de cette pose est à mon avis l'épisode du banjo dans *Le Quêteur de mémoire*, p. 118-119.

culturelle et sociale qu'ont vécue les élites issues des populations rurales en Bretagne et plus largement dans toute l'Europe au cours du XX^e siècle.

Jean-Luc LE CAM
Maître de conférences d'Histoire moderne
UBO - CRBC – Institut Universitaire de France

*

ANNEXE

Prix obtenus par Pierre Hélias au lycée La Tour d'Auvergne

Relevé effectué par Anne Guellec à partir des Palmarès conservés aux Archives départ. du Finistère, Série 1 T 1403, Palmarès 1923-1934.

Année scolaire 1925-1926

Cours communs aux élèves de sixième A et de sixième B

- Premier prix de Français-groupe 1.
- Troisième accessit de Sciences-Naturelles-groupe 1.
- Quatrième accessit de Calcul-groupe 1.
- Quatrième accessit d'Histoire-Géographie-groupe 1.

Année scolaire 1926-1927

Il est parmi les 13 élèves obtenant le prix de Tableau d'Honneur.

- Deuxième accessit de Diction et Récitation.
- Quatrième accessit de Version Latine.

Cours communs aux élèves de cinquième A et de cinquième B

- Premier prix de Français-groupe 1.
- Premier prix de Calcul-groupe 1.
- Deuxième prix de Sciences-Naturelles-groupe 1.
- Premier accessit d'Histoire-Géographie-groupe 1.

Année scolaire 1927-1928

Il est parmi les 8 élèves obtenant le prix de Tableau d'Honneur.

- Deuxième prix de Diction et de Récitation-groupe 1.
- Troisième accessit de Thème Latin.

Cours communs à tous les élèves de quatrième

- Deuxième prix de Français-groupe 1.
- Premier accessit d'Histoire-Géographie-groupe 1.
- Troisième accessit de Mathématiques-groupe 1.
- Troisième accessit de Dessin d'imitation-groupe 1.

Année scolaire 1928-1929

Obtention du certificat d'études secondaires du 1^{er} degré-Division AA'.

Il est parmi les 13 élèves obtenant le prix de Tableau d'Honneur.

- Premier prix de Sciences-Naturelles.
- Premier prix de Diction-Récitation-Section AA'.
- Deuxième accessit de Français.
- Troisième accessit de Version Latine.
- Troisième accessit d'Allemand.
- Quatrième accessit d'Histoire-Géographie.

Année scolaire 1929-1930

Il est parmi les 9 élèves obtenant le prix de Tableau d'Honneur.

- Premier prix de Récitation Française.
- Premier accessit de Composition Française.
- Premier accessit d'Histoire.
- Troisième accessit d'Allemand.
- Septième accessit de Chimie.

Cours spéciaux aux sections classiques A et A'

- Deuxième accessit de Version Latine.
- Deuxième accessit de Thème Latin.
- Deuxième accessit de Récitation Latine.

Année scolaire 1930-1931

Prix de l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège de Quimper et du lycée La Tour d'Auvergne : en Lettres.

Il est parmi les 14 élèves obtenant le prix de Tableau d'Honneur.

- Premier prix de Version Latine.
- Deuxième prix de Récitation Française.
- Premier accessit de Composition Française.
- Premier accessit de Récitation Latine.
- Premier accessit de Thème Latin.
- Mention d'Histoire-Géographie.

Année scolaire 1931-1932

Prix offert par M. Coentin Guyho à la mémoire de son père, ancien élève du Collège de Quimper, à l'élève ayant fait preuve d'une grande force de volonté.

Félicitations du Conseil de discipline.

Il est parmi les 11 élèves inscrits au Tableau d'Honneur.

- Prix d'Honneur des classes supérieures (Philosophie)
- Premier prix de Philosophie.
- Premier prix de Sciences-Naturelles.
- Deuxième prix d'Histoire-Géographie.
- Accessit d'Algèbre et de Cosmographie.

Baccalauréat de Philosophie, mention Assez Bien (parmi 6 mentions AB, aucune mention B).